



Pour citer cet article :

**Roland Assathiany, [Interview], [notes manuscrites et transcription], 16 avril 1991, 20 p.**



## Interview de Mr R. Assathiany 16.4.91

### Scoutisme protestant et enquêtes sociales bénévoles

Mon éducation s'est faite notamment par le scoutisme protestant, les Eclaireurs Unionistes. A cette époque en 1924-25-26, on commence à s'orienter sur les problèmes de responsabilité sociale du bourgeois à l'égard des plus pauvres.

La Guerre Mondiale s'était achevée depuis peu, avec tous les drames qu'elle avait laissés. Il y eut notamment les « Etudes sociales » avec Garric. Il avait fait la guerre 14-18 et avait été frappé que dans les tranchées, les gens de différents niveaux sociaux se rencontraient et fraternisaient alors qu'en ville chacun retrouvait sa situation sociale. Il s'est dit qu'il était dommage de perdre ces aspects positifs de la guerre.

Il avait organisé une forme de service social avec des étudiants qui à l'époque faisaient du soutien scolaire, notamment dans les patronages. C'était déjà une ouverture. C'était d'inspiration catholique.

Garric avait écrit *Belleville*, un livre qui à l'époque m'avait frappé. Dans ce quartier de Paris il y avait un service social assez ancien, « rue de Clavel » (on appelait souvent les services du nom de la rue). J'y avais des amies assistantes sociales. C'est comme cela que nous avons été sensibilisés à ce problème, de façon un peu primaire : « les bourgeois doivent se pencher vers les plus pauvres, les plus démunis, ils ont une certaine responsabilité parce qu'ils possèdent une certaine connaissance et par conséquent il leur faut s'approcher d'eux ». Cette approche des populations défavorisées partait d'abord d'une orientation, d'un état d'esprit, mais l'on s'est rendu compte assez vite qu'elle exigeait également une certaine compétence technique.

Le scoutisme protestant était animé dans la troupe où j'étais par une jeune pasteur nommé Jousselein, un homme qui allait de l'avant. Nous sommes en 1926.

Nous avons pris en charge une troupe d'Eclaireurs dans un orphelinat qui s'appelait « Lambecht », à Courbevoie (cet établissement est aujourd'hui transféré à Châtillon sous Bagneux, il reçoit à présent des personnes âgées).

Nous parrainions une troupe d'enfants orphelins (les orphelins ont toujours été des cas sociaux, il y avait en fait peu d'orphelins).

Il y avait un vieux colonel, le colonel Rolland, qui avait été à Tizi Ouzou en Kabylie. Il a créé à Paris, quai de la Brosse, une petite association qui faisait « comme ça » des enquêtes sociales pour le Tribunal d'enfants.

(N'oublions pas que la loi de 1912 sur la protection judiciaire de l'enfance ne s'est amorcée dans la réalité que vers 1923-24, tout doucement, notamment grâce à Mme Chloe Owings, cette assistante sociale américaine).

Ce petit service fonctionnait uniquement avec des bénévoles (ils avaient juste le remboursement des enquêtes sociales). A ce moment-là, tout ce qui était action sociale se faisait avec du bon cœur et peu de compétence... mais, c'était mieux que rien.

Je suis né en 1910. En 1926 j'étais adolescent, et sensibilisé à ces problèmes, mais je commencé à faire ce travail de bénévole, sans formation vers 1929-1930, dans cette Association d'aide à la jeunesse.

Le colonel Rolland a eu plusieurs enfants. L'une de ses filles est devenue la première assistante sociale de police à Paris. Un de ses fils, André Rolland, a été l'un des dirigeants du scoutisme protestant. (Pour vivre, il travaillait à la publicité d'Evian).

Avec deux camarades (dont André Humau [?], l'un des collaborateurs de la revue Esprit fondée en 1932 à la suite d'une réunion à Font-Romeu par Mounier, Izard et compagnie), nous faisons des enquêtes et une peu de liberté surveillée. C'était gentil, on était remplis de bonne volonté. Les délégués étaient toujours des personnes bénévoles. A l'époque ces bénévoles étaient des officiers à la retraite, des notaires à la retraite : la bonne bourgeoisie qui avait un sentiment social et pas beaucoup de compétence.

### **Le service social du « Pot de Fer »**

Je faisais mon droit, de la psychologie, j'ai participé à la première ou la seconde année de l'INOP (Institut national d'orientation professionnelle) en 32-33. J'ai suivi des stages sur le problème de la syphilis qui était le grand problème de l'époque.

J'avais à ce moment-là des amis qui travaillaient au Pot-de-Fer, au Service social de l'enfance en danger moral, qui était installé à l'époque à côté de la Seita rue Surcouf, dans des baraquements qui appartenaient à la Régie du Tabac. Monsieur Spitzer, banquier, avait des relations et on avait des locaux dans des baraquements.

Ces amis m'ont dit : « Si le problème vous intéresse, il faut faire une formation professionnelle et être dans un service, en apprendre la rigueur etc. »

C'est comme cela que je suis entré en 1932 au Pot de Fer. J'avais fini mon droit et tout de même pas mal de formation sur le plan des problèmes sociaux. C'était le début de la sociologie, les débuts de l'orientation professionnelle.

Je suis resté 3 ans au Pot de Fer. J'ai fait la formation « sur le tas », comme on dit, « en cours d'emploi ». J'étais le seul homme. Je succédais à 2 autres garçons, l'un c'était JOUSSELIN, ce pasteur, il y a travaillé un moment, et un nommé VASSAUX qui était agent de l'Assistance publique. Il a été directeur de Cochin. Il a terminé sa vie sur une petite route de Seine-et-Marne, écrasé par une camionnette. Il s'occupait d'un établissement d'enfants handicapés mentaux. Il y a eu un autre homme également, mais on était seul à chaque fois.

Je vous l'ai dit cela, la pénible impression ressentie quand j'ai dû me débarrasser brutalement de tous les oripeaux qui faisaient à l'époque la qualité de l'homme par rapport à la femme ?... enfin, ... je m'en veux beaucoup parce que c'est vrai que cela a marqué une vie et que j'arrivais tout guidé par l'idée que j'étais un homme et que j'étais par conséquent supérieur à une femme ; que d'autre part, étant universitaire, j'étais supérieur à une assistante sociale... et... j'ai dû abandonner tout ça.

Je pensais que l'homme avait le privilège de l'esprit de synthèse et que cet esprit de synthèse ne pouvait pas aborder l'esprit féminin qui avait été conçu différemment. Alors, tous ces a priori qui étaient répandus dans la société à l'époque ont été pour moi un déchirement, car j'ai dû abandonner peu à peu toutes ces conceptions et arriver à la réalité, à savoir que quand les femmes sont bien, elles sont supérieures aux hommes qui sont soit disant bien parce que, à côté de l'esprit de synthèse qu'elles possèdent elles ont une forme de maturité et de sensibilité auquel l'infantilisme masculin adhère difficilement.

Mais, c'est un drame, un déchirement, un chemin de Dames.

Je me souviens de rapports que je faisais, des enquêtes sociales, et mon chef d'équipe (maintenant on dirait « le cadre », « l'encadrement ») me disait : « Assathiany, c'est pas mal, mais c'est pas suffisamment clair. Votre conclusion est une sorte de photographie de ce que vous avez vu. Vous devez tout de même faire une différence entre les informations qui vous paraissent sûres et celles qui sont simplement des hypothèses. Il faut que vous donniez vos sources, et il faut que la conclusion permette au juge d'orienter sa décision. Alors... vous seriez gentil de refaire. »

Alors, je commençais à réécrire, sous les ordres d'une femme qui n'était pas une universitaire, qui était n'importe qui et reconnaître qu'elle avait raison. Je crois que c'est une des rares fois où j'ai failli pleurer. Elle s'appelait Baïla. C'était une femme remarquable, remarquable. Je crois qu'elle est retirée à Tours.

Et alors j'ai travaillé là pendant 3 ans, avec pour directrice Mlle GAIN qui était une grande dame. Il y avait comme sous-directrice Mlle BERNHEIM, une femme également très remarquable.

Le drame, si vous voulez, c'est que je n'ai jamais eu d'observations contre lesquelles j'ai pu réagir, mais des suggestions, des explications qui faisaient que j'étais démuné de toute possibilité d'agressivité, ce qui est le drame. C'était vraiment une époque ! Cela dit peut-être que je l'améliore avec le temps. Mais je le crois, cette époque était assez remarquable.

J. – Nous sommes à peine 10 ans après le début de la création du service. Comment avaient-elles « peaufiné » leur technicité ?

A. – Mme Olga Spitzer n'a jamais prétendu être compétente en quoi que ce soit du domaine social. Elle disait toujours : « Moi j'amène l'argent, je ne veux d'ailleurs pas qu'on en parle, c'est ma contribution, etc. Aux techniciens de faire leur travail. Qu'ils me tiennent au courant, ça me fait plaisir, ça me permet de les admirer. » Elle a tout de même fait des voyages avant de créer le service : en Autriche, en Allemagne. C'était une femme qui frappait par sa simplicité et son intelligence de cœur, alors qu'elle aurait très pu très bien être désagréable, « dame patronnesse », etc. ce qu'elle n'était pas du tout.

Elle s'intéressait beaucoup au travail, mais en refusant de s'immiscer dans les problèmes techniques. Ce n'était pas son rôle. Son mari me disait : « J'ai des collègues banquiers qui ont leurs maîtresses, leurs danseuses, etc. moi j'ai le service social. »

Parce que c'est vrai que c'est elle qui a financé « le Pot de Fer », l'immeuble, c'est elle qui avait acheté le château de Brunoy qui était le premier IMP.

Ils ont mis une partie de leur fortune dans la construction du Pot de Fer, sans jamais donner l'impression de vouloir contrôler quelque chose ni de se mettre en vedette.

Elle avait composé un conseil d'administration pas mal, avec quelques personnalités politiques pour avoir quelques subventions parce qu'elle finançait également le fonctionnement. L'Etat à l'époque donnait peu. En 1932, l'Etat a commencé à donner quelque argent, mais Mme Spitzer complétait.

Le milieu social dans lequel se recrutaient les assistantes sociales de l'époque était un milieu relativement bourgeois. On trouvait des sœurs de médecins, des filles de professeur d'université, des filles de pasteurs, intéressées par le problème, mais qui n'étaient pas là pour « gagner leur vie ». On ne faisait pas de syndicalisme au sens où on l'entend aujourd'hui. Nous étions peu nombreux : une cinquantaine au service maximum. Mais tout un milieu qui n'était pas de caractère revendicatif. On peut le critiquer ou pas. C'est une situation historique. Il est normal maintenant que dans le travail social, où les gens rentrent pour gagner leur vie comme

les autres, ils bénéficient des lois sociales comme tout le monde. Ils ont peut-être des aptitudes, le mot vocation au sens anglo-saxon du terme.

A l'époque on ne pensait pas à tous ces problèmes de retraite, de syndicalisme, de points ou d'avancement. On travaillait, on était intéressés, on était peu nombreux. Il y a eu un début de couverture sociale du personnel très intelligent : on nous obligeait à prendre des vacances de printemps, parce qu'au sortir de l'hiver on pouvait être fatigués, etc. C'était une bonne prévention. Ca évitait des congés de maladie plus tard, les problèmes de fatigue.

A l'époque le Tribunal pour enfants était le Tribunal de la Seine. On avait des petites voitures fournies par Citroën à des prix réduits. C'étaient ces petites voitures qui avaient l'air de canards, avec l'arrière un peu relevé. Elles avaient l'avantage que quand brusquement elles s'arrêtaient, on pouvait ouvrir le capot. On voyait par où sortait l'essence, aspirer, souffler... et ça repartait. Ensuite il y a eu des Peugeot.

On en avait quelques-unes au garage. Il n'y en avait pas assez pour tout le monde. On indiquait sur un carnet la date à laquelle on avait besoin de la voiture. Quand on allait en banlieue c'était un peu compliqué.

Il y avait également des bénévoles qui aidaient à faire des conduites d'enfants. Il y avait aussi au Pot de Fer une chambre qui pouvait servir d'accueil quand un enfant venait de Brunoy ou quand il fallait héberger quelqu'un pendant un petit moment. Il y avait une douche etc. C'était très astucieux.

J'ai fait cela pendant 3 ans, puis je me suis dit : « Ce n'est pas l'avenir pour un homme »... en quoi je me suis peut-être trompé.

### **Le quakerisme et l'association « Pour l'enfance coupable »**

En 1935 j'ai été en Angleterre, dans un collège Quaker. J'ai fait deux semestres là-bas. Puis je suis revenu. J'ai fait mon service militaire. C'était un an à l'époque. J'étais sursitaire.

Je suis resté en relation avec les Quakers. C'étaient des amis. J'aimais l'intelligence de leur conception du monde et leur façon d'appliquer leurs conceptions spirituelles aux contraintes quotidiennes de la vie. Dans le sens où l'on pense que l'Évangile a des qualités, alors il faut le mettre en pratique. C'est ainsi que les Quakers ont été des pionniers aux États-Unis en matière de traitement des malades mentaux, parmi les premiers à s'occuper de problèmes de co-éducation, des problèmes des pénitenciers, des conditions de vie des gens en prison.

Ils étaient aussi les premiers à s'intéresser au colonialisme. Ayant de bons contacts avec les leaders de pays colonisés on a eu des relations intéressantes.

C'est comme ça que j'ai été amené à rencontrer Gandhi, à présider une réunion quand Gandhi revenait de la Conférence de la Table Ronde. Cet homme était à côté de moi, tout chétif. Je me disais – j'avais à l'époque 24 ans – que d'une chiquenaude j'aurais pu le faire tomber. Et cet homme n'avait d'autre force que sa conception spirituelle. Et cette conception spirituelle, qu'il vivait profondément, commençait à ébranler l'Empire britannique. C'était l'époque où il prônait la Sakagra c'est-à-dire : il ne faut pas attaquer son ennemi parce qu'on débloque son agressivité. Il faut l'aimer parce qu'il est dans l'erreur. Remarquez, il a été tué par des coreligionnaires.

En 1937 les Quakers avaient créé un « Comité pour la diminution du crime » qui était présidé par un professeur de droit pénal qui s'appelait Donnedieu de Vabres. Parmi ses enfants, l'un a été pendant plusieurs années président de l'École de service social de Montparnasse et

l'autre a été notamment au cabinet du général De Gaulle, à la période où De Gaulle a créé une maison dans la vallée de Chevreuse pour sa fille aînée. J'avais reçu ce jeune Donnedieu de Vabres à cette occasion, je crois en 45-46.

Alors, ce « Comité pour la diminution du crime » avait créé une autre association qui s'appelait « Pour l'enfance coupable ». C'est la terminologie, c'est le vocabulaire qu'on avait à l'époque.

... J'avais fait une fois une petite étude sur les archives qu'on a ici, en tâchant de repérer dans les articles de journaux, les conférences etc. le vocabulaire utilisé par rapport à maintenant. C'est intéressant. J'avais fait cette étude pour une conférence dans une Ecole d'éducateurs. D'ailleurs je ne sais pas ce que c'est devenu.

Là j'étais « délégué à la Propagande », c'est-à-dire que je circulais un peu à travers la France, j'apportais la bonne parole sur les problèmes de l'enfance délinquante, on dirait aujourd'hui l'enfance en danger.

Dans des réunions, on tâchait de regrouper des magistrats, des gens qui s'occupaient d'œuvres sociales, des gens qui se sentaient responsables sur le plan d'une communauté.

Je me rappelle d'une Conférence à Besançon sous la présidence d'un général de Corps de l'Armée, Blanchard je crois. Et puis dans des petits villages de l'Ardèche où la conférence était annoncée par le tambour du village, et puis dans le Nord.

En 38-39, je suis entré au Comité français pour l'intégration des réfugiés espagnols dans l'économie française avec des gens comme Bourdec, un des fondateurs du *Nouvel Observateur*, et d'autres, qui est mort maintenant. Et puis le 1<sup>er</sup> août 39, j'ai été mobilisé comme noyau actif. Alors après, en rentrant de captivité, il a fallu tout de même prendre une orientation sérieuse dans la vie. Jusque là mon père m'avait dit : « étudie, instruis-toi, il n'y a que ça qui rapporte dans la vie, le reste, l'argent brûle les doigts ». C'est une position que ma femme n'appréciait pas beaucoup. C'est vrai dans une certaine mesure, si l'argent ne fait pas le bonheur, il le facilite.

## **Au Ministère de la Santé**

Alors en 45, par des amis communs, car toujours les questions sociales m'intéressaient, quelqu'un m'a dit : « On cherche des gens au Ministère de la Santé qui s'appelait à l'époque le « Commissariat général à la Famille » et il me semble que tu aies les compétences par rapport à ceux qui n'en ont pas »... C'est toujours relatif la compétence. C'est comme cela que j'ai été recruté sur titre, comme délégué régional adjoint à la famille. C'était une structure qui existait à l'époque, car on s'occupait de la mise en place des structures pour l'enfance inadaptée, pour les enfants victimes de la guerre auquel Jean Chazal prenait une grande part, aidé par Mr Péan qui a été Commissaire général de l'Armée du Salut en France. C'est lui qui a fermé le bagne. C'est un homme qui était très ouvert aux questions sociales. Mr Péan travaillait avec Jean Chazal et Boucharin, un fonctionnaire de la SDN. C'est comme cela qu'ont été créés à partir de 43 d'ailleurs, les premières ARSEA, les premiers CO, les premières écoles de formation d'éducateurs, les premières équipes dites de prévention.

Ca a été une période très dense où il fallait faire face à toutes ces familles où il n'y avait plus d'hommes, ou qui rentraient de captivité, avec tous les problèmes que peut poser une rupture de 3-4-5 ans.

On m'a donc recruté sur titre. A ce moment-là il n'y avait pas de concours. L'organisation de l'Etat n'avait pas encore repris.

Je me rappelle avoir fait un stage auprès d'un collègue à Angers et un autre à Toulouse où il y avait un conflit entre le préfet régional et l'assistante sociale chef. J'ai été à Toulouse pour essayer de résoudre quelque chose de difficile. Et là j'ai découvert un aspect de la vie sociale et de la vérité qui était étonnant. Me promenant dans la ville de Toulouse, j'ai vu un mendiant qui se baignait les pieds dans un petit ruisseau, qui descendait dans une rue en pente, au moment où le soleil se levait. J'ai trouvé que cet homme était d'une sagesse extraordinaire. Ça m'avait beaucoup frappé. C'était un homme libre. Il se baignait les pieds dans la ville de Toulouse dans un ruisseau qui descendait.

Puis j'ai été à Lille, jusqu'en 45-46 comme délégué régional adjoint. C'est là où j'ai rencontré quelqu'un comme Deligny. On a monté l'Association régionale du Nord, les premiers centres d'observation, on a créé la première équipe de prévention à Voiselle (?) [Wazemmes ?] dans un quartier populaire de Lille. On a commencé à amorcer l'idée d'une éducation en milieu ouvert, prenant en compte l'environnement, le logement, la famille : tout ça forme un tout.

Parce que déjà nous avons été frappés quand je travaillais à Paris au Pot de Fer que l'idée un peu simpliste de dire que si un enfant est délinquant, c'est comme une plante qui est dans un mauvais terreau. Il faut l'enlever du terreau qui est mauvais, et le mettre dans des conditions où l'air est pur : des idées un peu simplistes, naturistes. C'était une époque où fleurissaient – ce qui n'est pas d'ailleurs forcément une critique – les fameux « petits bergers », les patronages etc. On pensait que si les enfants étaient à la campagne, à l'air pur, etc. (ce qui n'excluait pas le purin et tout ce qu'il y a de rétrograde dans certains milieux ruraux), ils allaient s'en sortir. On a été frappé du nombre d'évasions qu'il y avait, ce qui voulait bien dire quelque chose.

C'est au fond que la structure familiale est une réalité sur laquelle il aurait fallu agir... Mais ce n'est que peu à peu que l'on s'est rendu compte de cela, parce que l'idée gentille de dire : « La plante ne pousse pas, parce que l'environnement, la terre est mauvaise, il faut la transplanter »... ça dépend où on la transplante et comment.

Cette idée on l'avait peu à peu ressentie au Pot de Fer. Le service social avait l'intérêt de faire du travail et de tâcher de réfléchir au travail qui s'y faisait. Il y avait des femmes absolument remarquables qui ne faisaient pas que de l'action quotidienne, mais qui tâchaient, à partir de l'action quotidienne de réfléchir, de dégager des réflexions générales. Des gens comme Mlle Gain, étaient d'un niveau très remarquable. Dans l'ensemble, les filles recrutées au Pot de Fer étaient d'un bon niveau.

A l'époque, les mesures dont on disposait c'était pour les gosses délinquants. Mais la délinquance est simplement un signal d'alarme qui prouve que quelque chose ne va pas et puis qu'on s'est fait prendre. Donc face au problème de l'enfance en danger il y avait comme solution les IPES pour garçons et pour filles, on pouvait aussi les confier à des établissements privés comme Mettray. On avait comme autres solutions de placement les patronages ou les « Petits Bergers », la liberté surveillée... et puis rien du tout.

Et la liberté surveillée était faite par des bénévoles gentils mais très souvent incompetents. Parce que c'était tout de même une époque où les connaissances sociologiques, psychanalytiques ne commençaient qu'à émerger.

### **Direction du Chalet de Combloux**

Après Lille je suis venu à Paris. Je n'y suis pas resté longtemps parce qu'on m'a demandé de diriger un établissement pour étudiants ou intellectuels fatigués ou victimes de la guerre à Combloux en Haute Savoie. Il y avait « l'Entraide universitaire internationale pour les

étudiants » qui avait fait un gros effort pendant la guerre pour venir en aide à la France très dévastée. Ils avaient acheté un grand chalet à Combloux. C'était géré par l'Entraide universitaire de Paris. (à ne pas confondre avec l'Entraide universitaire qui existe aussi et qui émane du Syndicat national d'instituteurs qui gère aussi des entreprises sociales).

Cette Entraide universitaire avait demandé à Maurice Didier - je crois qu'il était des éditions Didier à Grenoble – de diriger le chalet. Il est tombé malade. Alors le secrétaire général qui était à l'époque Pierre Aymé Touchard – communément appelé PAT – m'a demandé si j'acceptais d'aller à Combloux.

PAT était avant la guerre un des personnages les plus actifs dans le mouvement Esprit et la troisième force. La troisième force avait été un effort pour Mounier d'avoir une sorte d'armée laïque qui accepterait les conceptions personalistes. PAT qui était pion à Henri IV avait beaucoup milité dans ce sens dans la revue Esprit et dans ce mouvement. Il était devenu directeur de la Maison des Lettres rue Férou à Paris pendant la guerre et il était ensuite devenu secrétaire général de l'Entraide universitaire française. PAT est devenu par la suite administrateur de la Comédie française, il est mort il y a un an environ.

Quand il m'a demandé de diriger Combloux ça m'intéressait, c'était une expérience nouvelle, alors j'ai demandé à être mis en congé de mon Ministère. J'ai dirigé cette maison de Combloux qui était passionnante.

Il y avait là des gens qui avaient une expérience intellectuelle, une expérience de vie. UN garçon qui a passé un an en cellule et qui a résisté, ça prouve quelque chose. Une fille qui a 19 ans était en prison et faisait de la gymnastique tous les jours pour tenir le coup. Elle s'appelait Yvette Villeborde – celle qui est devenue Mme Chombart de Lauwe – et qui a connu son mari Paul-Henri dans cette maison.

J'avais un autre « enfant », su je puis dire : Althusser... Il y avait Claude Sarraute aussi et bien d'autres, c'était passionnant.

Et nous avons organisé les premières universités d'été avec des conférenciers divers, etc. C'était bouillonnant. Avec des gens qui avaient des positions très arrêtées soit catholiques soit communistes. C'était à l'époque le grand rayonnement du communisme et quand j'avais laissé soupçonner que peut-être je n'étais pas convaincu qu'il n'y ait pas de camps de concentration en Russie, je me rappelle que certaines filles, je crois que c'étaient des Langevin, avaient souhaité m'arracher les yeux. Les gens avaient la foi et souvent ça rend aveugle.

J'ai mis fin au bout d'une année à cette expérience. J'ai eu plusieurs successeurs, notamment le président actuel de l'Académie Goncourt : François Nourissier.

## **Responsabilités associatives**

Je suis revenu à Paris et je me suis toujours occupé des mêmes problèmes : d'une école de formation de travailleurs sociaux, des problèmes d'enfance inadaptée, tantôt au ministère tantôt à la direction départementale ou régionale, et puis avec à côté toujours des responsabilités dans des associations toujours de protection de l'enfance ou des écoles d'éducateurs, écoles d'assistantes sociales, ou des associations de gestion comme ici.

Et puis je poursuis lentement, mais sûrement.

Actuellement mon activité première est de me trouver des remplaçants dans les postes que j'occupe parce que je pars du principe... qui m'a été confirmé par chère épouse, c'est que... (vous me trouvez encore en bon état mental ? oui ?)... eh bien ma femme dit que, à partir de



ce moment-là, comme c'est quelque chose de fragile, il vaut mieux être regretté que foutu à la porte. Elle a raison. Il ne s'agit pas de le faire rapidement, mais il faut le faire, c'est vrai parce que, bon, je vous ai dit mon âge, ça va être 81 bientôt, il faut tout de même être sérieux et raisonnable ça m'intéresse, c'est vrai, mais il faut faire attention de ne pas... chuter et que les gens pensent : « quand va-t-il partir ? » Alors c'est vrai que le problème est de se faire remplacer.

D'abord on n'est pas indispensable, deuxièmement du sang frais peut très bien dynamiser, c'est important, dans n'importe quelle institution.

Je suis pour l'instant président de l'Institut Parmentier qui est l'Institut régional de formation sociale à Paris qui est tout de même une chose relativement importante. J'ai été jusqu'à ces temps derniers président de l'Ecole pratique de service social à Montparnasse, où je suis remplacé, je suis le vice-président de l'Ecole d'éducateurs de la rue Cassette qui m'intéresse, j'ai été président de Claparède, vous savez le CMPP de Neuilly-sur-Seine où je me suis fait remplacer, j'étais responsable d'une association qui a repris la charge du CMPP de la Caisse d'allocations familiales, puisqu'elle est actuellement éclatée en sept départements.

## Questions

Q. Votre histoire professionnelle vous permet d'avoir une vue d'ensemble de l'évolution du secteur.

A. En 48 je suis devenu secrétaire général de l'UNAR, qui n'était pas une structure patronale comme c'est nécessaire maintenant. L'ANEJI n'est pas une structure syndicale, mais il y a eu les premiers accords UNAR-ANEJI qui ont permis la mise en place des grilles, des conventions etc. qui ont débouché ensuite par le syndicalisme et le droit du travail sur les conventions.

A ce moment-là, il y avait Lafon de Montpellier comme président, il y a mon ami Dechaume qui était de Lyon, professeur de psychiatrie, il y avait un magistrat de Nancy qui a terminé comme président à Bobigny (quand on a fait éclater le département de la Seine), il y avait un nommé de Saintignon, il y avait votre humble serviteur. Ca a duré 4-5 ans. On organisait des congrès, le premier a eu lieu à Paris, un autre à Nancy.

C'est vrai qu'à cette époque-là nous faisons un congrès chaque année sur un thème, avec des représentants des différents ministères intéressés à nos problèmes et que je pouvais dire que jusqu'en 60 je connaissais à peu près tous les gens qui avaient une action dans le secteur social de l'enfance. Après ce n'est plus possible.

Et, toujours en étant fonctionnaire, j'ai participé à la vie associative parce que ça me paraissait être un bon éclairage sur le sens de mon action et sur la responsabilité que devait avoir l'Etat qui à mon avis devait être un arbitre relativement objectif, qui doit être capable de comprendre les efforts des gens, éventuellement corriger les erreurs et en même temps se rendre compte que chacun participe à sa mesure à l'action commune. L'action de l'Etat étant complémentaire de celle des œuvres et réciproquement. La question continue d'ailleurs de se poser. Tout dépend comment les fonctionnaires sont formés, les moyens de l'Etat, tout dépend de la conception qu'a le secteur privé. C'est toujours en perpétuelle évolution.

Je trouve que j'ai eu une vie intéressante. Ma première femme était inspectrice du travail. Elle est morte. Quand je suis parti pour Lille, j'avais une connaissance qui était inspectrice générale du travail. Elle m'a parlé d'une jeune inspectrice, brillante, etc.

Un jour je lui ai téléphoné pour lui demander si elle s'intéressait à un groupe d'étude sur la Bhagavad-Gita. J'ai pensé « si elle répond « qu'est-ce que c'est ? », je raccroche »... Si elle dit « ça m'intéresse », on verra... ». On s'est mariés. Elle est décédée.

J'ai épousé ensuite une assistante sociale qui est devenue directrice du SSAE. IL y a eu souvent des échanges entre le SSEDM et le SSAE. Mlle Gain avait été au SSAE vers 23-24, au poste de Marseille, au début d'une immigration importante venant de l'Est.

J'ai fait un certain nombre de formations dans des écoles de service social, des écoles d'éducateurs. Je fais encore quelques préparations du concours de Rennes. J'ai été longtemps vice-président du CREAL.

J. Avez-vous eu envie d'écrire toute cette expérience ?

A. Je n'ai pas eu envie d'écrire. Ou on est dans l'action, ou on a le sens de l'écriture. Ou on a les deux. L'écriture c'est long, c'est lent. Quand j'affirme quelque chose, je vois immédiatement la contrepartie et la part d'erreur qu'il y a là... alors je voudrais nuancer tout ce que l'on dit, entre le pour et le contraire. On s'en sort pas. Il y a des hommes qui écrivent. Paul Bertrand par exemple. C'est un homme de la mémoire. Bien sûr c'est important de transmettre. Mais de toute cette histoire il en reste tout de même quelque chose... une sorte de sédimentation. Même si un certain nombre de noms vous échappent, vous êtes tout de même l'héritière d'un certain nombre de choses que des gens ont pensé, on fait, etc.

Q. Comment le service a-t-il traversé la guerre ?

A. Je crois qu'il l'a traversée avec courage, intelligence, avec habileté, et avec honnêteté. [...] étaient des filles remarquables, aux positions politiques très nettes.

En effet c'était une période qui aurait pu être racontée. On aurait pu en parler. Une fille comme Marcelle Fauconnet qui est encore très consciente, qui a participé à ce livre sur les assistantes sociales écrit par Knibiehler. Son père était In des premiers professeurs de sociologie. Elle a eu un accident de voiture terrible dont elle a survécu parce qu'elle a une énergie farouche. Elle écrit un peu.

Mlle Gain a été emprisonnée à Montluc pendant la guerre. Mlle Silz est morte en déportation. Elle était directrice de Soulins. Elle avait un frère cégétiste qui au lendemain de la guerre est devenu membre du conseil d'administration d'une grande banque au titre de la CGT.

Pour en revenir au SSEDM, il y a eu Mme Triller, elle y était en même temps que moi, puis elle est partie au SSAE. Il y a toujours eu des sortes d'échanges entre les deux services qui étaient à la fois des services rigoureux, honnêtes, évoluant très bien, sans être dogmatiques, ni diaboliques. Ils avaient beaucoup de points communs. Il faut dire que le modèle de l'enquête sociale qu'on avait institué à l'époque est encore en vigueur maintenant.

Je ne sais pas quelle est la part de Mme Owings, mais indiscutablement les gens comme Mlle Gain ont eu un rôle très important. Elles ont transformé la loi sur la correction paternelle en action de prévention, faisant avancer peu à peu la jurisprudence et ensuite la législation.

On s'aperçoit que des choses changent quand on fait un peu un retour en arrière, et en même temps il n'y a pas de rupture brutale. Si je reprends le fil de mes activités, je n'ai pas le sentiment d'une transformation brutale, mais d'une évolution, pas forcément toujours d'un progrès, mais une évolution, d'un développement.

Quand on est nombreux dans une action le niveau moyen n'est pas forcément supérieur. On retrouve la moyenne. Le problème des travailleurs sociaux actuellement est très proche de celui des autres travailleurs, d'ailleurs c'est quelque chose que les autres travailleurs

revendiquent. On peut être plombier, on peut être travailleur social, ce qu'il faut souhaiter c'est que l'on ait les aptitudes à remplir le métier que l'on exerce. C'est pourquoi le mot vocation me gêne en français car il exclut beaucoup une sorte d'aptitude professionnelle pour se lancer dans quelque chose qui est un peu insaisissable. Je le préfère dans le sens anglo-saxon.

C'est vrai qu'on était ici à la pointe du combat. Il y avait Baila qui était remarquable. En ce qui concerne les examens médico-psychologiques, il y avait le Dr Simon. C'était un homme de bonne culture qui avait le sens de l'humour. Il avait une adjointe, une interne.

On avait de bons contacts à propos des enfants qui passaient dans leur consultation qui avait lieu au Pot de Fer. C'est vrai que c'était une époque de pionniers. C'est là que j'ai senti le mieux ce que l'on appelle le respect de l'utilisateur. On en fait beaucoup de roman maintenant, mais le respect de l'utilisateur, la rigueur dans le travail, l'honnêteté professionnelle c'étaient ici des éléments de base.

Les rapports d'activité étaient sans doute écrits par Mlle Gain. Dans les archives du SSAE on retrouve un peu la même rigueur dans les rapports d'activité, les cas cités.

Vous raconter comme cela de 1929 à 1991... ça fait 61 ans de vie en une heure. Faut pas demander l'impossible. Il y a certainement des erreurs dans le raccourcissement et dans l'idée que vous vous en faites. Il n'y a rien de plus traître que le mot. Si je pense à tout ce que j'inscris dans un mot, de ce dont il est porteur du fait de mon histoire et comment il est traduit chez vous on peut comprendre que quelquefois les mots les plus parfaits sont ceux du silence.

Mais en même temps ce sont des outils dont on dispose. Ce qui est intéressant c'est de voir l'évolution du langage notamment dans notre secteur. On voit tout de même les progrès du point de vue de l'approche de l'Être, d'une meilleure situation de l'être dans l'évolution de la société, des moyens d'action, d'un début d'esprit scientifique qui n'exclut pas un sentiment d'humanité et de respect parce que l'aspect scientifique peut être parfaitement inhumain.

Interview  
de R. A. Assalini  
16-4-91  
J.M.

Réunion avec R. A. Assalini 16.4.91

(1)

Mon éducation s'est faite notamment par le scoutisme protestant, les Éclaireurs Unionistes - A cette époque en 1924 - 25 - 26, on commence à s'orienter sur les problèmes de responsabilité sociale du bourgeois à l'égard des plus pauvres.

La Guerre Mondiale s'était achevée depuis peu, avec tous les drames qu'elle avait laissés.

Il y eut notamment les "Écoles Sociales" avec GARRIC. Il avait fait la guerre 14-18 et avait été frappé que dans les tranchées, les gens de différents niveaux sociaux se rencontraient et fraternisaient alors qu'en ville, chacun retrouvait sa situation sociale - Il s'est dit que'il était dommage de perdre ces aspects positifs de la guerre -

Il avait organisé une prime de service social avec des étudiants qui à l'époque faisaient du soutien scolaire, notamment dans les patronages. C'était déjà une ouverture - c'était d'inspiration catholique -

Garric avait écrit "Belleville", un livre qui à l'époque m'avait frappé - Dans ce quartier de Paris il y avait un service social assez ancien, "rue de Clavel" -

(on appelait souvent les services du nom de la rue)

J'y avais des amies assistantes sociales - c'est comme cela que nous avons été sensibilisés à ce problème, de façon un peu primaire : "les bourgeois doivent se pencher vers les plus pauvres, les plus démunis, ils ont une certaine responsabilité parce qu'ils possèdent une certaine connaissance et par conséquent il leur faut s'approcher d'eux" - Cette approche des populations défavorisées partait d'abord d'une orientation, d'un état d'esprit, mais l'on s'est rendu compte assez vite qu'elle exigeait également une certaine compétence technique -

Le Scoutisme Protestant

était animé, dans la troupe où j'étais par un jeune Pasteur nommé JOUSSELIN, un homme qui allait de l'avant. Nous sommes en 1926.

1926

(2)

Nous avons pris en charge une troupe d'orphelins dans un orphelinat qui s'appelait "LAMBRECHT", à Combergne - (cet établissement est aujourd'hui transféré à Chatillon sous Bagnaux, il reçoit à présent des personnes âgées)

Nous parrainions une troupe <sup>d'enfants</sup> d'orphelins (les orphelins ont toujours été des cas sociaux, il y avait eu fait peu d'orphelins)

Il y avait un vieux colonel, le Colonel Rolland, qui avait été longtemps à Tizi Ouzou en Kabylie -

Il a vécu à Paris, rue Quai de la Brosse, une petite Association qui faisait "comme ça" des enquêtes sociales pour le Tribunal d'enfants -

(N'oublions pas que la loi de 1912 sur la protection judiciaire de l'enfance ne s'est amorcée dans la réalité que vers 1923-24, tout d'abord, notamment grâce à Mme Chloé OWINGS, cette assistante sociale américaine) -

Le petit service fonctionnait uniquement avec des bénévoles - (ils avaient juste le remboursement des enquêtes sociales) -

À ce moment là tout ce qui était action sociale se faisait avec du bon cœur et peu de compétence ... mais, c'était mieux que rien.

Je suis né en 1910 - En 1926 j'étais adolescent, et sensibilisé à ces problèmes, mais j'ai commencé à faire ce travail de bénévole, sans formation vers 1929-30 - dans cette Association d'Aide à la jeunesse -

Le Colonel Rolland a eu plusieurs enfants - l'une de ses filles est devenue la première Assistante sociale de Police à Paris - Un de ses fils - André Rolland - a été l'un des fondateurs du scoutisme protestant - (Pour vivre, il travaillait à la publicité d'Évian.)

Avec deux camarades (dont André Humain, l'un des collaborateurs de la Revue ESPRIT fondée en 1932 à la suite d'une réunion à Font Romeu par Mounier, Izard et Compagnie), nous faisons des

(3)

enquêtes et un peu de liberté surveillée - c'était gentil -  
on était remplis de bonne volonté - les délégués étaient  
toujours des personnes bénévoles - A l'époque, ces bénévoles  
étaient des officiers à la retraite, des  
notaires à la retraite & la bonne bourgeoisie qui avait un  
sentiment social et pas beaucoup de compétence -

Je faisais mon droit, de la psychologie, j'ai participé  
à la première ou la seconde année de l'INOP (Institut  
National d'Orientation Professionnelle - en 32-33.) - j'ai  
suivi des stages sur le problème de la syphilis qui était  
le grand problème de l'époque -

1932 J'avais à ce moment là des amis qui travaillaient au  
Pot de Fer, au service social de l'enfance en danger  
Moral - qui était installé à l'époque à côté de la SÉITA  
me Sucong, dans des baraquements qui appartenaient  
à la Régie du tabac - Monsieur Spitzer, banquier,  
avait des relations et on avait des locaux dans des  
baraquements -

Ces amis m'ont dit : " si le problème vous intéresse,  
il faut faire une formation professionnelle et être dans  
un service, en apprendre la rigueur etc... "

C'est comme cela que je suis entré en 1932 au Pot de Fer -  
j'avais fini mon droit et tout de même pas  
mal de formation sur le plan des problèmes sociaux.  
C'était le début de la sociologie, les débuts de l'orientation  
professionnelle -

Je suis resté 3 ans au Pot de Fer. J'ai fait la formation  
"sur le tas", comme on dit, "en cours d'emploi" -  
j'étais le seul homme - je succédais à 2 autres gars,  
l'un c'était Jousselin, le facteur, il y a travaillé un  
moment, et un nommé Vassaux qui était agent  
de l'Assistance Publique - il a été directeur de Cochin -  
Il a terminé sa vie sur une petite route de Seine et  
Marne, évasé par une camionnette - Il s'occupait  
d'un établissement d'enfants handicapés mentaux.  
Il y a eu un autre homme également, mais  
on était seul à chaque fois -

Je vous l'ai dit cela, la faible impression ressentie (2)  
quand j'ai dû me débarrasser brutalement de tous  
les oripeaux qui faisaient à l'époque la qualité de l'homme-  
par rapport à la femme? ... enfin, ... je m'en veux  
beaucoup parce que c'est vrai que cela a marqué me  
vraiment et que j'arrivais tout guidé par l'idée que j'étais  
un homme et que j'étais par conséquent supérieur à  
une femme; que d'autre part, étant universitaire,  
j'étais supérieur à une Aristocrate Sociale ... et... j'ai  
dû abandonner tout ça.

Je pensais que l'homme avait le privilège de l'esprit  
de synthèse et que cet esprit de synthèse ne pouvait  
pas aborder l'esprit féminin qui avait été conçu  
différemment - Alors, tous ces à priori qui  
étaient répandus dans la société à l'époque ont été  
pour moi un déchirement, car j'ai dû abandonner  
peu à peu toutes ces conceptions et arriver à la  
réalité, à savoir que quand les femmes sont bien,  
elles sont supérieures aux hommes qui sont  
soit disant bien parce que, à côté de l'esprit de  
synthèse qu'elles possèdent elles ont une forme  
de maturité et de sensibilité auquel l'infanti-  
lisme masculin adhère difficilement.

Nais, c'est un drame, un déchirement, un  
chemin de Dames -

Je me souviens de rapports que je faisais, des enquêtes  
sociales, et mon chef d'équipe (maintenant on  
dit "le cadre" "l'encadrement") me disait:  
"Assathiany, c'est très mal, mais c'est pas suffisamment  
clair - votre conclusion est une sorte de photographie  
de ce que vous avez vu - Vous devez tout de même  
faire une différence entre les informations qui vous  
paraissent sûres et celles qui sont simplement des  
hypothèses - Il faut que vous donniez vos sources, et  
il faut que la conclusion permette au Juge d'orienter  
sa décision - Alors ... vous seriez gentil de refaire."

Ah, je commençais à recevoir, sous les ordres d'une femme qui n'était pas une universitaire, qui était n'importe qui et reconnaît qu'elle avait raison - Je vois que c'est une des rares fois où j'ai failli pleurer. Elle s'appelait Bayla. (Beila?) - c'était une femme remarquable - remarquable - Je vois qu'elle est retirée à Tours.

Et alors j'ai travaillé là pendant 3 ans, avec pour Directrice Mademoiselle GAIN qui était une grande dame - il y avait comme sous-directive M<sup>lle</sup> BERNHEIM. une femme également très remarquable.

Le diable, si vous voyez, c'est que je n'ai jamais eu d'observations contre lesquelles j'ai pu réagir, mais des suggestions, des applications qui faisaient que j'étais démunie de toute possibilité d'agressivité - ce qui est le diable - c'était vraiment une époque! Cela dit peut-être que je l'améliore avec le temps - Mais je le vois, cette époque était assez remarquable -

J. Nous sommes à peine 10 ans après le début de la création du service. Comment avaient elles "peaufiné" leur technique?

A. Mme Olga Spitzer n'a jamais prétendu être compétente en quoi que ce soit <sup>du domaine soigné</sup> Elle disait toujours: "Non j'aimène l'argent, je ne veux d'ailleurs pas qu'on en parle, c'est ma contribution - eh... avec techniciens de faire leur travail - Qu'ils me tiennent au courant, ce me fait plaisir - Je me permet de les admirer!" Elle a tout de même fait des voyages avant de créer le service: en Autriche, en Allemagne - c'était une femme qui frappait par sa simplicité et son intelligence de bon sens, alors qu'elle aurait pu être désagréable, "dame patronnesse" etc... ce qu'elle n'était pas du tout



Elle s'intéressait beaucoup au travail, mais en refusant de s'imiscer dans les problèmes techniques - ce n'était pas son rôle - Son mari me disait : " J'ai des collègues bourgeois qui ont leurs maîtresses, leurs danseuses etc... moi j'ai le service social " -

Parce que c'est vrai que c'est elle qui a financé "le Pot de Fer", Brunoy <sup>et un immeuble - c'est elle qui avait acheté le château de Brunoy qui était le 12 IMP.</sup>

Ils ont mis une partie de leur fortune dans la construction du Pot de Fer, sans jamais vouloir contrôler <sup>pour</sup> ni de se mettre en vedette!

Elle avait composé un conseil d'Administration pas mal, avec quelques personnalités politiques pour avoir quelques subventions <sup>parce que elle financait également le fonctionnement.</sup> - l'Etat à l'époque donnait peu - En 1932 l'Etat a commencé à donner quelque argent, mais que Spitzer complétait -

Le milieu social ds lequel se recrutait

les A.S. de l'époque était un milieu relativement bourgeois - On trouvait des sœurs de médecins, des filles de professeurs d'Université, des filles de Pasteurs, intéressées par le problème, mais qui n'étaient pas là pour "gagner leur vie" - On ne faisait pas de syndicalisme au sens où on l'entend aujourd'hui <sup>au sens - unanime</sup>

Nous étions peu nombreux : une cinquantaine <sup>au sens - unanime</sup> mais tout un milieu qui n'était pas de caractère revendicatif - On peut le critiquer ou pas - c'est une situation historique. Il est normal maintenant que ds le T.S, on les gens rentrent pour gagner leur vie comme les autres, ils bénéficient des lois sociales <sup>et tout le monde -</sup> ils ont peut être des aptitudes - le veut rotation au sens anglo saxon du terme.

A l'époque on ne faisait pas à G ces pbs de retraite, de mutualisme, de points ou d'avancement - On travaillait, on était intéressés, on était peu nombreux.

Il y a eu un début de couverture sociale du personnel très intelligent - : on nous obligeait à prendre des vacances de printemps, parce qu'au sortir de l'hiver on pouvait être fatigués etc... C'était une bonne prévention - ça évitait des congés de maladie plus tard, les pbs de fatigue -

A l'époque, le T. p. E. de Paris était le TE de la Seine -

On avait des petites voitures fournies par Citroën à des prix réduits - c'étaient les petites voitures qui avaient l'air de caucards, avec l'arrière un peu relevé. Elles avaient l'avantage que qd brusquement elles s'arrêtaient, on pouvait ouvrir le capot - on voyait par où sortait l'air, aspirer, souffler... et se repartait. Ensuite il y a eu des Peugeot.

On en avait qqunes au garage - Il n'y en avait pas assez pour tout le monde. On indiquait sur un carnet la date à laquelle on avait besoin de la voiture - Quand on allait en banlieue c'était un peu compliqué -

Il y avait également des bénévoles qui aidaient à faire des conduites d'enfants - Il y avait aussi au Pot de Fer une chambre qui pouvait servir d'accueil qd l'enfant venait de Brunoy ou qd il fallait héberger qq feulant un petit moment - Il y avait une douche etc... c'était très astucieux.

J'ai fait cela pendant 3 ans - puis je me suis dit: "ce n'est pas l'avenir pour un homme"... en puis je me suis peut-être trompé.

En 1935 j'ai été en Angleterre, dans un collège Quaker - j'ai fait deux semestres là-bas - Puis je suis revenu - j'ai fait mon service militaire - c'était 4 ans à l'époque - j'étais suritaire.

Je suis resté en relation avec les Quakers -  
c'étaient des amis - j'aimais l'intelligence de leur  
conception du monde et la façon d'appliquer leurs  
conceptions spirituelles aux contraintes quotidiennes de  
la vie.

ds le sens où l'on pense  
que l'Évangile a des qualités, alors il faut le mettre en  
pratique.

C'est ainsi que les Quakers ont été des pionniers  
en matière de traitement des maladies mentales,  
parmi les 1<sup>ers</sup> à s'occuper de problèmes de co-éducation,  
des phs des pénitenciers, des conditions de vie des gens  
en prison -

Ils étaient aussi les 1<sup>ers</sup> à s'intéresser au colonialisme,  
Ayant de bons contacts avec les leaders des pays

colonisés on a eu des relations intéressantes -  
C'est comme ça que j'ai été amené à rencontrer  
Gandhi - à présider une réunion gd Gandhi

revenait de la Conférence de la Table Ronde - Cet homme  
était à côté de moi, tout chrétif - Je me disais

- j'avais à l'époque 24 ans - que d'une chipue -  
nausée j'aurais pu le faire tomber - et cet homme

n'avait d'autre force que sa conception spirituelle -  
Et cette conception spirituelle, qu'il vivait  
profondément, commençait à ébranler l'Empire

Britannique - C'était l'époque où il pouvait  
la Sakagra e - a - d - : il ne faut pas

attaquer son ennemi parce qu'on déblaye son  
agressivité. Il faut l'aimer parce qu'il est ds  
l'erreur - Remarque, il a été très pauvre des coreligion-

naires.

en 1937 les Quakers avaient créé l' "Comité pour la diminution  
du crime" qui était présidé par un Professeur de Droit

Peccal qui s'appelait <sup>Dahmedieu</sup> ~~Sondrea~~ de Valres -  
Parmi ses enfants, l'un a été <sup>peut</sup> + de 10 ans années  
Président de l'École de Service Social de Northamptone

et l'autre a été notamment au Cabinet du  
général de Gaulle, à la période où de Gaulle  
a créé une maison de la Vallée de Chevreuse pour  
sa fille aînée. J'avais reçu le jeune <sup>Paul de</sup> ~~Paul de~~ <sup>Paul de</sup> ~~Paul de~~  
Vabres à cette occasion, je crois en 45-46 -

Alors, le "Comité pour la diminution du crime"  
avait créé une autre association qui s'appelait: "Pour  
l'Enfance coupable" - C'est la terminologie, c'est le vocabu-  
laire qu'on avait à l'époque -  
.. j'avais fait une fois une petite étude sur les archives  
qui on a ici, en tâchant de repérer dans les articles de  
journaux, les conférences etc... le vocabulaire utilisé  
par rapport à maintenant. C'est intéressant.  
J'avais fait cette étude pour une conférence  
dans une Ecole d'Éducateurs. <sup>Donc</sup> je ne sais pas ce que  
c'est devenu.

Là j'étais "Délégué à la propagande" c.-à.-d.  
que je circulais un peu à travers la France, j'apportais  
la bonne parole sur les problèmes de l'enfance délinquante  
ou du dit au. l'enfance en danger.  
Dans les réunions où <sup>tachait</sup> de regrouper des  
magistrats, des gens qui s'occupaient d'œuvres  
sociales, des gens qui se sentaient responsables sur  
le plan d'une communauté -  
Je me rappelle d'une conférence à Besançon sous la présidence  
d'un général de Corps de l'Armée, Polouchard je crois -  
et puis dans des petits villages de l'Alsace où la  
conférence était annoncée par le tambour du village, et  
pris dans le nord.

38-39. En 38-39. je suis entré au Comité Français pour  
l'intégration des réfugiés espagnols dans l'économie française -  
avec des gens comme Boudec - un des fondateurs du  
nouvel observatoire, et d'autres, qui sont morts maintenant.

et puis le 10 août 39, j'ai été mobilisé comme  
 noyau actif - Alors après, en rentrant de captivité,  
 il a fallu tout de même prendre une orientation sérieuse  
 de la vie - Jusque là mon père m'avait dit: "étudie,  
 instruis toi, il n'y a que ce qui rapporte dans la vie  
 le reste, l'argent brûle les doigts - ... c'est l'position que ma gè m'apprenait  
 c'est vrai dans une certaine mesure, si l'argent ne fait pas le bonheur, il le facilite - tas de bcp

Alors en 45, j'ai des amis communs - ces tps les questions  
 sociales m'intéressaient - pp m'a dit: "on cherche des  
 gens au Ministère de la Santé qui s'appelaient à l'époque  
 le "Commissariat général à la famille" et il  
 me semble que tu aies les compétences par rapport à  
 ceux qui m'en ont pas!!... c'est toujours relatif la  
 compétence - C'est comme cela que j'ai été  
 recruté sur titre, comme délégué régional adjoint  
à la famille. C'était une structure qui existait à  
 l'époque, car on s'occupait de la mise en place des  
 structures pour l'enfance inadaptée, pi les enfants  
victimes de la guerre auquel Jean Chazal prenait  
 une grande part, aidé par M<sup>r</sup> Péan qui a été  
 Commissaire général de l'Armée de Salut en France.  
 C'est lui qui a fermé le bagne - c'est un hō qui  
 était très ouvert aux questions sociales  
 M<sup>r</sup> Péan travaillait avec Jean Chazal et Bouchardin,  
 un fonctionnaire de la S.D.N. - c'est cō cela qu'ont  
 été créés à partir de 43 d'ailleurs, les CES ARSEA  
 les CES L.O, les CES écoles de formation d'éducateurs,  
 les CES équipes dites de prévention.  
 Ce a été une période très dense où il fallait faire  
 face à toutes ces familles où il n'y avait plus d'homme,  
 où l'on rentrait de captivité, avec tous les pbs  
 que peut poser une rupture de 3-4-5 ans.

On m'a donc recruté sur titre. Au moment  
 là il n'y avait pas de concours - l'organisation de  
 l'Etat n'avait pas encore repris.  
 Je me rappelle avoir fait un stage auprès  
 d'un collègue à Angers et l'autre à Toulouse

ou il y avait un conflit entre le 14  
Préfet Régional et l'A.S. chef. J'ai été à Toulouse  
pour essayer de résoudre pp chose de difficile - Et là  
j'ai découvert un aspect de la vie sociale et de la vie  
qui était étonnant. Ne promenant ds la ville de  
Toulouse, j'ai vu un mendiant qui se baignait les pieds  
ds 1 petit ruisseau qui descendait ds une rue en pente  
au moment où le soleil se levait - J'ai trouvé que  
cet ho était d'une sagesse extraordinaire - Ça n'avait  
byp fait. C'était un homme libre. Il se baignait les  
pieds ds la ville de Toulouse ds 1 ruisseau qui descendait.

Puis j'ai été à Lille - jusqu'en 45-46 c'est le Pré  
Régional Adjoint - C'est là où j'ai rencontré qq un  
F. Deligny - On a monté l'Assoc. Régionale du Nord,  
les 1ers P. observ. on a créé la 1<sup>re</sup> école de  
prévention à Voiselle (??) dans un quartier populaire  
de Lille - On a commencé à amorcer l'idée d'une  
éducation en milieu ouvert, prenant en compte  
l'environnement, le logement, la famille tout ça.  
forme un tout.

Parce que déjà nos avions été frappés par ce  
je travaillais à Paris au Pot de Fer que l'idée un peu  
simpliste de dire que si 1 enfant est de l'impuant, c'est  
comme une plante qui est ds un mauvais terrain.  
Il faut l'enlever du terrain qui est mauvais, et le  
mettre ds des conditions où l'aie est pur : des positions un  
peu simplistes, naturalistes - C'était une époque où  
fleurissaient - ce qui n'est pas d'ailleurs forcément  
une utopie - les fameux "petits berges", des  
fationages etc. -- On pensait que si les enfants étaient  
à la campagne, à l'air pur etc. (ce qui n'excluait  
pas le purin et si ce n'est qu'il y a de rétrograde ds  
certains milieux ruraux -) les allaient s'en sortir.  
On a été frappé du nombre d'évasions q' il y avait  
ce qui voulait bien dire qq chose -  
C'est au fond que la structure familiale est une réalité sur  
laquelle il aurait fallu agir ... Mais ce n'est que peu  
à peu que l'on s'est rendu compte de cela, parce que

l'idée gentille de dire : "la plante ne pousse pas, 19  
face à l'environnement, la terre est mauvaise, il  
faut la transplanter" ... ce dépend où on la transplante  
et comment -

Cette idée on l'avait peu à peu ressentie au Pot  
de Fer, - le service social avait l'intérêt de faire  
du travail et de tâches de réflexion au travail  
qui s'y faisait - Il y avait des femmes  
absolument remarquables qui ne faisaient pas que  
de l'action quotidienne, mais qui travaillaient, à  
partir de l'action quotidienne ou réflexion de dégager  
des réflexions générales - Des gens comme NÉGRIN,  
étaient d'un niveau très remarquable - Dans l'ensem-  
ble, les filles recrutées au Pot de Fer étaient d'un bon  
niveau.

À l'époque, les mesures dont on disposait c'était  
pour les gosses délinquants - Mais, la délinquance  
est simplement un signal d'alarme qui prouve  
que qq chose va pas et puis qu'on s'est fait prendre -  
Donc face au pb. de l'enfance en danger il y avait  
côté solution les IPES pour garçons et pour filles,  
ou pouvait aussi les confier à des établissements  
privés comme Nettray - on avait côté autre solution  
de placement les patronages ou les "Petits Berges",  
la liberté surveillée ... et puis rien du tout -  
Et la liberté surveillée était faite par des  
bénévoles gentils mais très souvent incompétents -  
Parce que c'était H de voir une époque où les  
connaissances sociologiques, psychanalytiques ne  
commençaient qu'à émerger -

Après Lille je suis venu à Paris - Je n'y suis pas resté  
longtemps parce qu'on m'a demandé de diriger 1  
établissement pour étudiants et intellectuels fatigués  
ou victimes de la guerre - à Combloux en Haute Savoie -

Il y avait "l'entraide Universitaire internationale pour  
les Étudiants" qui avait fait 1 gros effort pendant la  
guerre et c'est la fin de la guerre pour venir en aide  
à la France très dévastée.

Il avaient acheté 1 gros chalet à Combloux - c'était  
géré par l'entraide universitaire de Paris.

(à ne pas confondre avec l'entraide Universitaire qui  
existe aussi et qui émane du Syndicat National  
d'Instituteurs - qui gère aussi des entreprises sociales.)

Cette entraide universitaire avait demandé à  
Maurice BIDIER - je vis qu'il était des Editions Bidier  
à Grenoble - de diriger le chalet - Il est tombé  
malade. Alas, le secrétaire général qui était  
à l'époque Pierre Aymeri Touchard - communément  
appelé PAT - m'a demandé si j'acceptais  
d'aller à Combloux -

PAT - était tout de suite un des personnages  
les + actifs du mouvement Espoir et la 3<sup>e</sup> fois -  
La 3<sup>e</sup> fois avait été un effort pour nourrir d'avoir 1  
sorte d'armée laïque qui adapterait les conceptions  
personnalistes -

PAT qui était prisonnier Henri IV avait beaucoup milité dans le  
sens de la revue Espoir et du mouvement - Il était  
devenu directeur de la Maison des Lettres rue Férou (?) à  
Paris pendant la guerre et il était ensuite devenu

secrétaire général de l'entraide universitaire française  
PAT est devenu par la suite administrateur de la Comédie Française  
C'est ma demande de diriger Combloux

ce qui m'intéressait, c'était l'expérience nouvelle -  
alors j'ai demandé à être mis en charge de mon  
ministère - C'est qui dirige  
Celle maison de Combloux qui  
professionnelle



Il y avait là des gens qui avaient une expérience intellectuelle, une expérience de vie - Un garçon qui a passé un an en cellule et qui a résisté, ce prouve quelque chose - Une fille qui a 19 ans était en prison et faisait de la gymnastique tous les jours pour tenir le coup. Elle s'appelait Yvette Villebrade - elle qui est devenue une Chambard de laune. et qui a connu son mari Paul Henri de cette maison

J'avais un autre "enfant", si je puis dire - ; Peltusa - - Il y avait Claude Sarault aussi et bien d'autres. C'était passionnant

Et nous avons organisé les premières universités d'été avec des conférenciers divers et... C'était bouillonnant avec des gens qui avaient des positions très arrêtées soit catholiques soit communistes - A l'époque le gd rayonnement du communisme et pd j'avais laissé

Je me rappelle que certains fils, je vois que c'était des dangers auraient souhaité lui enlever les yeux - Les gens avaient le fs. et souvent ça rend aveugle -

J'ai très fin au bout d'une année à cette expérience j'ai eu 45 succès, notamment le président actuel de l'Académie Goncourt : François Nourissier.

Je suis revenu à Paris et je me suis très occupé des us pbs : d'abord de formation de T.S. des pb. d'enfance (nuptes) tantôt au ministère tantôt à la direction départementale ou Régionale, et puis avec à côté de ces responsabilités des Associations typ de protection de l'enfance ou des écoles d'éducateurs, écoles d'A.S., on des Assoc. de gestion co ici - Il puis je pouvais le faire, mais sûrement.

Actuellement mon activité première est de me  
 trouver des remplaçants <sup>dans les postes que j'occupe</sup> parce que je fais du principe  
 ... qui m'a été confirmé par ma chère épouse, c'est  
 que ... (vous me trouvez encore en bon état mental?  
 oui? )... eh bien ma femme dit que, à partir de ce  
 moment là, comme c'est plus de fragile, il  
 vaut mieux être regretté que foutu à la pite -  
 Elle a raison - il ne s'agit pas de le faire rapidement,  
 mais il faut le faire, c'est vrai parce que - bon - je  
 vous ai dit mon âge, ce va être 81 bientôt, il  
 faut tout de même être sérieux et raisonnable ça  
 m'intéresse, c'est vrai, mais il faut faire attention  
 de ne pas ... chuter et que les gens pensent: "quand  
 va-t-il partir?" Alors c'est vrai que le problème est  
 de se faire remplacer.

D'abord on n'est pas indispensable, 2<sup>em</sup> du sang fait  
 peut très bien dynamiser, c'est important, de  
 n'importe quelle institution,  
 je n'ai pas l'instant Président de l'Institut  
 Parmentier qui est l'Institut Régional de Prévent  
 sociale à Paris qui est H de un une chose relativement  
 importante, j'ai été jusqu'à ces temps derniers  
 Président de l'école de service social à Montparnasse -  
 où je suis remplacé, j'ai mis le vice président de  
 l'École de la rue Cassette qui m'intéresse,  
 j'ai été Président de Clapiers, on salue le CNPP  
 de Neuilly Seine où je me suis fait remplacer,  
 j'étais respons. d'une association qui a repris la  
 charge du CNPP de la Cour d'Alloc. familiales -  
 puis elle est actuellement rattachée en 7 départements

Q. Votre histoire professionnelle vous permet d'avoir une vue d'ensemble de l'évolution du secteur.

16.

A. En 48 j'étais devenu secrétaire général de l'UNAR. L'ANAJ n'était pas une structure rationnelle c'est nécessaire maintenant syndicale. mais il y a eu les premiers accords Unan Anaji qui ont permis la mise en place de grilles, des conventions et - qui ont débouché ensuite sur le syndicalisme et le droit du travail sur les conventions -

à ce moment là - il y avait Laffont de Montpellier c'était Président. - il y a mon ami Dechaume qui était de Lyon, professeur de psychiatrie -

- il y avait le magistrat de Nancy qui a tenu c'était président à Poligny qui a été élu le département de la Seine

- il y avait une femme de St Jean

- il y avait votre humble serviteur.

ça a duré 4-5 ans -  
On organisait des congrès :  
le 1<sup>er</sup> a eu lieu à Paris  
1 autre à Nancy.

C'est vrai qu'à cette époque là on faisait un congrès chaque année avec des représentants des ministères intéressés à nos problèmes et là si j'avais dû je n'aurais pas pu avoir une action de ce secteur social de l'enfant -  
Après ce n'est plus possible -

Et, toujours en étant fonctionnaire j'ai participé à la vie associative parce que ça me paraissait être un bon éclairage sur le sens de mon action et sur la responsabilité que devait avoir l'État qui - à mon avis devait être un arbitre relativement objectif

qui doit être capable de comprendre les efforts des gens, éventuellement corriger les erreurs et en même temps se rendre compte que chacun participe à sa mesure à l'action commune - l'action de l'Etat étant complémentaire de celle des citoyens privées et réciproquement - La question continue d'ailleurs tj de se poser. Tant de jours comment les fonctionnaires sont formés, les moyens de l'Etat, <sup>il dépend de la conception qui a le secteur privé</sup> est tj en perpétuelle évolution -

Je trouve que j'ai eu une vie intéressante. Ma 1<sup>re</sup> je était inspectrice du Travail. Elle est morte. Quand je suis parti pour Lille j'avais une collègue qui était Inspectrice générale du travail - Elle m'a parlé d'une jeune inspectrice, brillante etc...

Un jour je lui ai téléphoné pour lui demander si elle s'intéressait à un gpe d'étude sur la B. Bragard - Bira. J'ai pensé "si elle répond "peut-être que c'est, je raccroche... si elle dit "ce m'intéresse" alors on verra - !!". Ou j'est mariés. Elle est décidée.

J'ai épousé ensuite une A.S qui est devenue directrice du SSAE.

Il y a eu souvent des échanges entre le SSE 07 et le SSAE. : N<sup>re</sup> gpe était été au SSAE vers 23-24, au poste de Nourseille, et au début d'une immigration importante venant de l'Est.

J'ai fait un certain nombre de formations dans les écoles de service social, des écoles d'éducateurs. Je fais encore qq préparations au concours de Reuves - j'ai été longtemps vice président du CRÉA.

- J. Avez vous eu envie d'écrire toute cette expérience?
- A. Je n'ai pas eu envie d'écrire - ou on est dans l'action ou on a le sens de l'écriture - ou on a les deux - l'écriture c'est long, c'est lent. Quand j'affirme

quelque chose je vois immédiatement la contre partie (18)  
et la part d'ennemi qu'il y a là... alors je voyais  
nuancer tout ce que l'on dit, entre le pour et le contraire.  
On s'en sort pas - il y a des hommes qui écrivent.  
Paul Bertrand p. ex. c'est un homme de la mémoire.  
Bien sûr c'est important de transmettre - mais de toute  
cette histoire il en reste tout de même qq chose --- une  
sorte de sédimentation - Neure si <sup>un</sup> certains <sup>nom de</sup> nous vous  
échappent, vous êtes tout de même l'héritière d'un  
certain nombre de choses que des gens ont pensé, ont fait etc...

Q. Comment le service a-t-il traversé la guerre?  
A. Je vois qu'il l'a traversé avec courage, <sup>intelligem</sup> avec habileté, et  
avec honnêteté.

Nouvy père, Silinz étaient des filles remarquables,  
aux positions politiques très nettes.

En effet c'était une <sup>jeune fille</sup> qui aurait pu  
être racontée - une fille <sup>qui</sup> n. Fauconnet qui s'est  
encore très es. qui a participé à ce livre de la A.J  
c'est sa Knickbiter. Son père était l'un des  
pouvoirs <sup>pol.</sup> de sociologie.

Elle a eu un accident de voiture terrible - dont elle a  
survécu parce qu'elle a une énergie farouche - Elle était  
un peu -

Nlle Gaurin a été emprisonnée à Montreuil pendant la  
guerre. Nlle Dily est morte en déportation. Elle  
était directrice de Souliers - Elle avait un frère  
CGTiste puis au lenolement est devenu membre du  
C.A. d'Ygrande lorsque au titre de la CGT -

Pour en revenir au SSFND - Il y a eu Anne Trilla  
elle y était en un temps que moi - puis elle est  
partie au SSAE - Il y a eu des sortes d'échanges  
entre les 2 services qui étaient des services à la fois  
rigoureux, honnêtes, résolus très bien, sans être  
dogmatiques, ni diaboliques. Ils avaient bcp de points  
communs - Il faut dire que le modèle de l'empuète  
sociale qu'on avait institué à l'époque est encore  
je vois en vigueur maintenant.

(19)

Je ne sais pas quelle est la part de ruse ouing, mais  
indiscutablement, les gens cō n'le fais ont eu un rôle  
très important -  
elles ont transformé <sup>la loi sur la correction pénitentiaire</sup> en action de prévention  
faisant avancer peu à peu la jurisprudence et ensuite la  
législation.

On s'aperçoit que des choses changent pd on fait  
un peu un retour en arrière, et en un temps d'hy  
a pas de rupture brutale. Si j'reprens le fil de mes  
activités, je n'ai pas le sentiment d'une transformation  
brutale, mais d'une évolution. par exemple  
d'i propos, des i civil, d'i développer -  
Quand on est nombreux dans une action le niveau moyen n'est  
pas forcément supérieur. On retrouve la moyenne.  
Le pb des TS actuellement est très proche de celui des  
autres T, d'ailleurs c'est qd chose que les autres T. revendiquent.  
On peut être plombier, on peut être TS, ce qu'il faut  
souhaiter c'est que l'on ait les aptitudes à remplir le métier  
que l'on exerce - c'est pourquoi le mot vocation me  
gêne en français car il exalte bcp l'acte d'aptitude  
professionnelle pour se louer de qq chose qui est un peu  
insaisissable. Je le préfère de le dire anglo saxon -

C'est vrai qu'on était ici à la pointe du combat -  
Il y avait Boyle qui était remarquable -  
Qu ce qui concerno les examens médico psychologiques,  
il y avait le Dr Simon. C'était un homme de  
bonne culture qui avoit le sens de l'humour - Il avoit  
une adjointe, une interne.  
On avoit de bons contacts à propos des enfants qui  
passaient dans leur consultation qui avoit lieu au Pot de fer.  
C'est vrai que c'était une époque de pionniers, ...  
C'est là que j'ai senti le mieux ce que l'on appelle le  
respect de l'usage - On en fait bcp de roman  
maintenant, mais le respect de l'usage, la rigueur de  
le travail, l'honnêteté professionnelle c'étaient ici  
des éléments de base.

Les rapports d'activité de l'Association étaient sans doute écrits par M<sup>lle</sup> Jain - Dans les archives du SIAE on retrouve un peu la même rigueur dans les rapports d'activité, les cas cités.

Vous raconter comme cela de 1929 à 1991 ... que fait 61 ans de vie en une heure - faut pas demander l'impossible - Il ya certainement des erreurs dans le racontage et dans l'idée que vous vous en faites - Il n'y a rien de plus traître que le mot. Si je pense à tout ce que j'inclus dans un mot, de ce dont il est porteur du fait de mon histoire et comment il est traduit chez vous ou peut comprendre que parfois les mots les plus parfaits sont ceux du silence.

Mais en même temps ce sont des outils dont on dispose - Ce qui est intéressant c'est de voir l'évolution du langage notamment dans notre secteur - On voit tout de suite les progrès du point de vue de l'approche de l'Être, d'une meilleure situation de l'Être dans l'évolution de la société, des moyens d'action, d'un début d'esprit scientifique - qui naît par un sentiment d'humanité et de respect face que l'aspect scientifique peut être parfaitement inhumain.